



Syria
Archéologie, art et histoire

84 | 2007
Varia

Glen W. BOWERSOCK, *Mosaics as History. The Near East from Late Antiquity to Islam*

Maurice Sartre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/430>

DOI : 10.4000/syria.430

ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 351-353

ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Maurice Sartre, « Glen W. BOWERSOCK, *Mosaics as History. The Near East from Late Antiquity to Islam* », *Syria* [En ligne], 84 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/430> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.430>

© Presses IFPO

au profit d'une défense confiée à un phylarchat général des Arabes. C'est le moment où est abandonné le camp de Lejjun.

Cette publication finale du camp de Lejjun apporte donc bien plus que la simple fouille d'un camp légionnaire. C'est l'occasion de reprendre l'ensemble

de l'histoire du système de défense de la frontière d'Arabie à l'époque tardive, et Parker le fait avec un rare brio. Nul doute que ses conclusions seront discutées et précisées, mais elles paraissent largement valides et peuvent servir de solide base de départ.

Maurice SARTRE

Glen W. BOWERSOCK, *Mosaics as History. The Near East from Late Antiquity to Islam*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge (Mass.)/ Londres, 2006 (Revealing Antiquity 16) ; un vol. de 16 x 21 cm, VI+150 p., 50 ill. couleurs. Prix : 22,95 \$ (14,95 £ ; 21,20 €). -ISBN-13 : 978-0-674-02292-8 ; ISSN-10 : 0-674-02292-0.

Invité à donner une série de leçons au Collège de France en 1997, Glen Bowersock avait choisi le thème de la mosaïque, qu'il avait alors intitulé *Le Mystère de Grégoria : Mosaïques du Proche-Orient dans l'Antiquité Tardive*. C'est cette série de quatre leçons, avec une conclusion, qui est publiée sous un titre un peu différent aujourd'hui et qui traduit mieux, peut-être, le propos de l'auteur : non pas une étude de plus sur l'iconographie ou l'esthétique des mosaïques surabondantes de l'Antiquité Tardive, mais une manière différente d'aborder l'histoire des VI^e-VIII^e siècles. Bien que les études soient liées entre elles, chacune est centrée sur un thème précis et apporte un éclairage neuf sur un point particulier.

Partant de la plus célèbre des mosaïques tardives, la carte de Madaba, Glen Bowersock met en cause l'opinion admise par pratiquement tous ses prédécesseurs, à savoir que la carte illustre l'*Onomasticon* d'Eusèbe et ne devait donc concerner qu'un espace limité, celui des lieux bibliques. Notant que l'ouvrage d'Eusèbe précède la carte de deux siècles et surtout qu'à peine le quart des lieux mentionnés sur la carte figure dans l'*Onomasticon*, l'auteur récusé à juste titre la première affirmation. Ce qui remet en question la seconde, car nombre de sites placés sur la carte n'ont pas de résonances bibliques évidentes. Pour Glen Bowersock, le créateur de la carte de Madaba tente seulement de donner une vision des villes et villages de son temps, ce qui n'exclut pas *a priori* les notations bibliques. Et la question reste posée de l'étendue primitive de la carte : ne peut-on imaginer, puisque figure le nord de l'Égypte, qu'elle ait pu s'étendre jusqu'à Éphèse ou Constantinople ?

Madaba a fourni le plus grand nombre de mosaïques de la région, mais elle n'est pas seule. Élargissant l'enquête à l'ensemble du Proche-Orient, y compris Chypre avec les importantes découvertes de Nea Paphos, Glen Bowersock souligne la popularité des

thèmes mythologiques dans le Proche-Orient devenu chrétien, ceux de Dionysos, d'Héraclès, de Phèdre ou de Cassiopée. Ce ne sont pas tant les arrangements locaux des mythes grecs qu'il lui paraît important de souligner (encore que la victoire de Cassiopée sur les Néréides dans le concours de beauté qui les oppose soit une version propre à la région) que le choix même des mythes et la manière de les représenter. Très habile à noter des traits surprenants chez les mosaïstes chrétiens (et leurs clients non moins chrétiens), comme la nudité quasi agressive d'Achille et Patrocle dans la mosaïque de Madaba, Glen Bowersock suggère avec vraisemblance que la popularité de ces mythes dans l'iconographie privée et publique traduit en réalité l'engouement du public pour les mimes et pantomimes qui en ont fait leurs thèmes favoris et imposé des modes de représentation. Loin des spéculations intellectuelles sur la permanence des mythes ou leur récupération par les chrétiens (ou les juifs si l'on songe aux mosaïques de Sephphoris), les mosaïques traduiraient en définitive surtout le maintien jusqu'à une époque tardive des spectacles les plus populaires. Hypothèse séduisante et qui corrobore en quelque sorte l'idée que la mythologie gréco-romaine a fini de se vider de sa charge religieuse pour ne conserver qu'une dimension littéraire, au même titre que les œuvres classiques.

Ce maintien d'une certaine forme de culture grecque dans les cités du Proche-Orient s'accompagne du maintien d'une forte identité des cités, et Glen Bowersock a raison de souligner le souci des mosaïstes de distinguer les cités les unes des autres. Sur les tapis de sol qui alignent des vignettes représentant des villes, à Umm er-Rsas, à Madaba comme à Ma'in ou ailleurs, il est fallacieux de laisser croire que tout réalisme est absent. Certes, les représentations obéissent à certains codes, à certaines règles que Noël Duval a bien mises en valeur naguère. Mais les vignettes ne sont

pas interchangeables, loin de là, comme le prouve l'exemple de Umm er-Rsas même (*Kastron Mefaa*), de Néapolis-Nabulus ou de Jérusalem. Mais dans ce chapitre consacré aux cités, le plus attendu était évidemment la résolution de l'énigme que pose la présence, au sommet de la mosaïque dite d'Hippolyte, des trois *Tychai* de Rome, Grégoria et Madaba. Pour Madaba, pas de surprise, naturellement, et, *a priori*, pas davantage pour Rome. Mais quelle est cette mystérieuse Grégoria, représentée presque aussi grande que Rome et à côté d'elle ? Glen Bowersock commence par montrer que Rome ne peut être que la Nouvelle Rome, Constantinople, car à cette date tardive, il est bien improbable qu'on se soit soucié dans l'Arabie romaine de célébrer la Fortune de l'ancienne capitale sans évoquer la nouvelle. Or, Grégoria ne peut être Constantinople, pour laquelle il n'existe aucun indice qu'elle ait jamais porté un tel nom : les *Patria* de Constantinople, texte du ^xe siècle sur lequel on s'est fondé pour tenter d'identifier Grégoria à Constantinople, n'offrent aucun argument en ce sens. En revanche, la Rome de la mosaïque de Madaba porte exactement le type de coiffure qui orne la Constantinople de la Table de Peutinger. Grégoria doit donc être cherchée ailleurs, parmi les très grandes villes de l'Empire. On se tourne naturellement vers Antioche plutôt que vers Alexandrie, la métropole syrienne ayant davantage de titres à être représentée dans une cité d'Arabie que la ville d'Égypte. Certes, la *Tychè* de Grégoria ne pose pas le pied sur l'Oronte personnifié, selon le modèle créé par Eutyichidès et régulièrement reproduit par la suite, mais Glen Bowersock observe qu'il existe néanmoins quelque chose sous ses pieds, signalé par une ligne courbe de tesselles jaunes. C'est sans doute le rocher de l'Oronte, présent aussi sur la statuette de la *Tychè* d'Antioche de l'Esquilin. De plus, Antioche changea de nom, et Malalas rapporte qu'après les malheurs de 526-528, les habitants demandèrent à ce que la ville ne porte plus le nom d'Antiochos, souvenir lointain d'une dynastie disparue. La ville fut effectivement renommée Théoupolis, ce qui put paraître assez banal. La présence, au temps où fut réalisée la mosaïque d'Hippolyte, à la fin du ^{vi}e siècle, d'un patriarche énergétique, Grégorios (571-594), grand restaurateur de la splendeur de la ville, justifierait cette appellation inattendue et non attestée par ailleurs.

Si les mosaïques nous apprennent beaucoup par ce qu'elles montrent, elles peuvent aussi instruire par ce qu'elles ne montrent plus. Dans sa quatrième leçon, Glen Bowersock s'est interrogé sur l'un des

sujets les plus rebattus de l'historiographie byzantine, l'iconoclasme. Presque tout a été dit sur le sujet, et sur les relations susceptibles d'être établies entre la crise iconoclaste de l'Église byzantine et le décret de Yézid II interdisant les images dans l'Islam. Sans prétendre se prononcer sur la première, Glen Bowersock montre de façon très convaincante que les destructions partielles de mosaïques dans les églises et les synagogues du Proche-Orient sous domination musulmane au début du ^{viii}e siècle n'étaient en aucun cas le fait de bandes de soudards chargés d'appliquer les ordres du calife. Au contraire, toutes les destructions sont soigneusement faites et les images remplacées par des motifs végétaux, des tesselles vierges ou quelquefois par des croix. La suppression des motifs condamnés a été faite par les chrétiens ou les juifs eux-mêmes, très vraisemblablement. D'autre part, observe l'auteur, peu d'églises ont finalement eu à souffrir de cet iconoclasme. Certes, des mosaïques anciennes avaient déjà été recouvertes, mais, si l'on prend en considération le nombre des églises alors en usage, et celui des mosaïques susceptibles d'être concernées, force est de constater que les destructions furent assez limitées. Ce qui plaide pour une période brève d'application de l'édit de Yézid II dont on sait qu'il fut abrogé par son successeur. Contrairement à l'opinion commune qui date l'édit du début du règne, en 721, en se fondant sur une indication de Jean le Presbyte, Bowersock défend une date plus tardive, vers la fin du règne, sans doute l'automne 723 (Yézid meurt le 27 janvier 724), ce qui peut se prévaloir de l'autorité de Georges le Moine, Cédrenos, Zonaras et de la *Chronique* de Théophane.

Cela ne règle pas le problème des raisons du décret. Bowersock souligne que le Coran ne parle pas d'interdire les représentations d'êtres vivants en général et que cette règle ne s'est guère imposée que par l'interprétation plus tardive des hadiths, postérieurs même à Yézid II. D'ailleurs, les demeures privées ne manquent pas de telles représentations, comme la résidence de Qusayr 'Amra¹². L'interdit ne frappe que les lieux de prières. Pourquoi l'étendre aux lieux de culte chrétiens et juifs ? Sans doute, suggère Bowersock, parce que les églises servaient occasionnellement de lieu de prière pour les musulmans, comme le prouve notamment la mosquée ancienne de Be'er Orah dans le Néguev, avec ses deux *qiblatain*, dont l'une est orientée vers l'Est, et non vers La Mecque, comme une église. Plusieurs récits anciens témoignent de l'usage des églises par les musulmans au temps des premiers califes, et cela

12. Voir la publication récente de Cl. VIBERT-GUIGUE et Gh. BISHEH, *Les peintures de Qusayr 'Amra. Un bain omeyyade dans la bâdiya jordanienne*, BAH 179, Beyrouth, IFPO, 2007.

pourrait justifier le zèle excessif de Yézid II d'en faire disparaître les représentations interdites dans les lieux saints musulmans.

On le voit, dans ce petit livre superbement illustré, Glen Bowersock remet en cause quelques idées reçues et propose des solutions nouvelles, ce qui provoquera sans doute débat. Mais surtout il témoigne, une fois de plus, de sa capacité à interroger les documents

pour en tirer une vision d'historien, grâce à une vaste érudition qui lui permet des rapprochements inédits et pertinents. Et l'on retrouve cette qualité propre à tous ses ouvrages, une langue claire et concise à la fois, fuyant le jargon pour mettre son impeccable érudition à la portée de tous. L'intelligence de la pensée et la qualité de la langue se combinent heureusement pour accroître ainsi le bonheur de la lecture.

Maurice SARTRE

Michel KAZANSKI, avec la collaboration de Pierre-Marie BLANC, Stéphanie BOULOGNE, Jean-Pierre SODINI et Vanessa SOUPAULT-BECQUELIN, *Qal'at Sem'an, IV : Rapport final, fascicule 3 : Les objets métalliques*, BAH 167, Beyrouth, IFPO, 2003, 28 cm, 152 p. + 10 p. (résumé arabe), 34 pl. et 38 figures. - ISBN : 2-912738-26-1.

L'ouvrage de Michel Kazanski sur le site de Qal'at Sem'an fait partie d'une série de volumes consacrés à ce site fouillé depuis de nombreuses années par une mission française dont la direction est assurée par J.-P. Sodini. Grâce à la ténacité de l'auteur et de ses collaborateurs, ce volume, fascicule 3 du « Rapport final », est le premier d'une longue série à paraître.

Le premier chapitre est une courte introduction par J.-P. Sodini et P.-M. Blanc. Ceux-ci rappellent les zones explorées, présentent les grandes catégories de regroupement du mobilier métallique, tous types de matériaux confondus, et donnent une synthèse rapide et naturellement provisoire, en l'absence des autres études en cours.

Dans le second chapitre, Michel Kazanski présente l'ensemble des objets identifiables, soit 296 objets par catégorie et type de métal. Chacun est décrit dans une notice complète (type, mesures, date de découverte, position stratigraphique, datation et comparaisons). Pour être exhaustif, l'auteur aurait pu mentionner le nombre d'éléments non retenus. Les déterminations sont en général justes et précises et montrent un matériel fort peu étudié. La dénomination purement descriptive de quelques pièces de quincaillerie comme « 57 : patte de fixation à tête en forme de boucle » aurait pu recevoir la dénomination utilisée par les professionnels, « piton fermé à deux pointes », de même que les fiches à tête aplatie sont des clous rivetés pour fixer les peintures sur les portes, la forme

triangulaire de la tête l'empêchant de « prendre du jeu ». Le 192 est un anneau dit « d'écurie » ou « d'amarrage cassé » ; les crochets 188 et suivants sont le plus souvent des pièces de harnachement.

Les deux chapitres suivants sont des premières synthèses sur les plaques-boucles et garnitures de ceinture du Haut Moyen Âge provenant de Syrie et les fibules cruciformes. À partir des pièces découvertes sur le site et celles déposées dans les musées ou provenant de la bibliographie, Michel Kazanski et Vanessa Soupault-Becquelin présentent des synthèses des données connues à ce jour et les questions provenant de la chronologie et de lieux de production. Les relations de cette région avec l'Europe centrale et de l'Est y apparaissent très clairement.

Dans une annexe, Stéphanie Boulogne présente un rare bracelet mamelouk en or trouvé sur le site, hors stratigraphie, sans doute de la fin de l'époque médiévale. Dans une seconde annexe, M. Kazanski et P.-M. Blanc donnent le catalogue des objets encore conservés des fouilles de Georges Tchalenko dans les années 1940, soit 29 objets en comptant l'objet islamique découvert en 1994.

Une abondante et précieuse bibliographie termine la partie texte. L'illustration graphique et photographique est abondante et de très bonne qualité. Il faut remercier les responsables de la fouille et les auteurs de nous avoir offert la première publication exhaustive d'objets métalliques de cette région.

Jean-Pierre GUILLAUMET